



Un bijou, une histoire

L'ÉPOPÉE D'UNE PARURE D'ÉMERAUDES

Marie Chabrol¹, Charline Coupeau²

n° DOI: doi.org/10.63000/G6mcV225DfY9P

Abstract

THE SAGA OF AN EMERALD SET - *Jewels can live many lives. In 2022, a painting showing the wealthy Italian heiress Mrs Hudson (1868-1950) wearing part of a French imperial set given in 1806 by Napoleon I (1769-1821) to his adopted daughter, Stéphanie Louise Adrienne de Beauharnais (1789-1860), revealed a forgotten part of its history. From Paris to Monaco, via Italy and Germany, this article tells the story of the little-known fate of these jewels, now on display in London.*

Résumé

Les bijoux peuvent vivre de multiples vies. En 2022, un tableau présentant la riche héritière italienne Mme Hudson (1868-1950) portant une partie d'une parure impériale française offerte en 1806 par Napoléon I^{er} (1769-1821) à sa fille adoptive, Stéphanie Louise Adrienne de Beauharnais (1789-1860), dévoile un pan oublié de son histoire. De Paris à Monaco, en passant par l'Italie ou encore l'Allemagne, cet article entend vous raconter le destin méconnu de ces bijoux aujourd'hui exposés à Londres.

¹. Gemmologue et historienne du bijou, chabrol.marie@outlook.fr

². Docteure en Histoire de l'Art et gemmologue & chercheuse spécialiste du bijou ancien, ch.coupeau@gmail.com

INTRODUCTION

Dans une des vitrines dédiées aux bijoux impériaux français du Victoria & Albert Museum, institution fondée au lendemain de l'exposition universelle de 1851 à Londres et ouverte au public l'année suivante, se cache une parure pleine d'histoires. Acquis par le musée entre 1978 et 1982, cet ensemble, comprenant un « *collier* » et une « *paire de boucles d'oreilles* », figure dans deux descriptions qui retracent son entrée dans les collections permanentes (Bury, 1982 ; Burlington Magazine, 1989). Shirley Bury (1925-1999), ancienne conservatrice au V&A Museum et grande historienne de la joaillerie précise dans sa notice que la parure, indexée sous le numéro d'inventaire M. 3-1979 (Figure 1a & 1b) et sertie « d'émeraudes taille table¹ entourées de diamants avec des briolettes en émeraudes, le tout monté sur argent et or » (Bury, 1982) serait un cadeau de l'empereur Napoléon I^{er} à sa fille adoptive, Stéphanie Louise Adrienne de Beauharnais pour son mariage en 1806. La fabrication est française et il est possible que le joaillier l'ayant exécutée soit le maître Nitot.

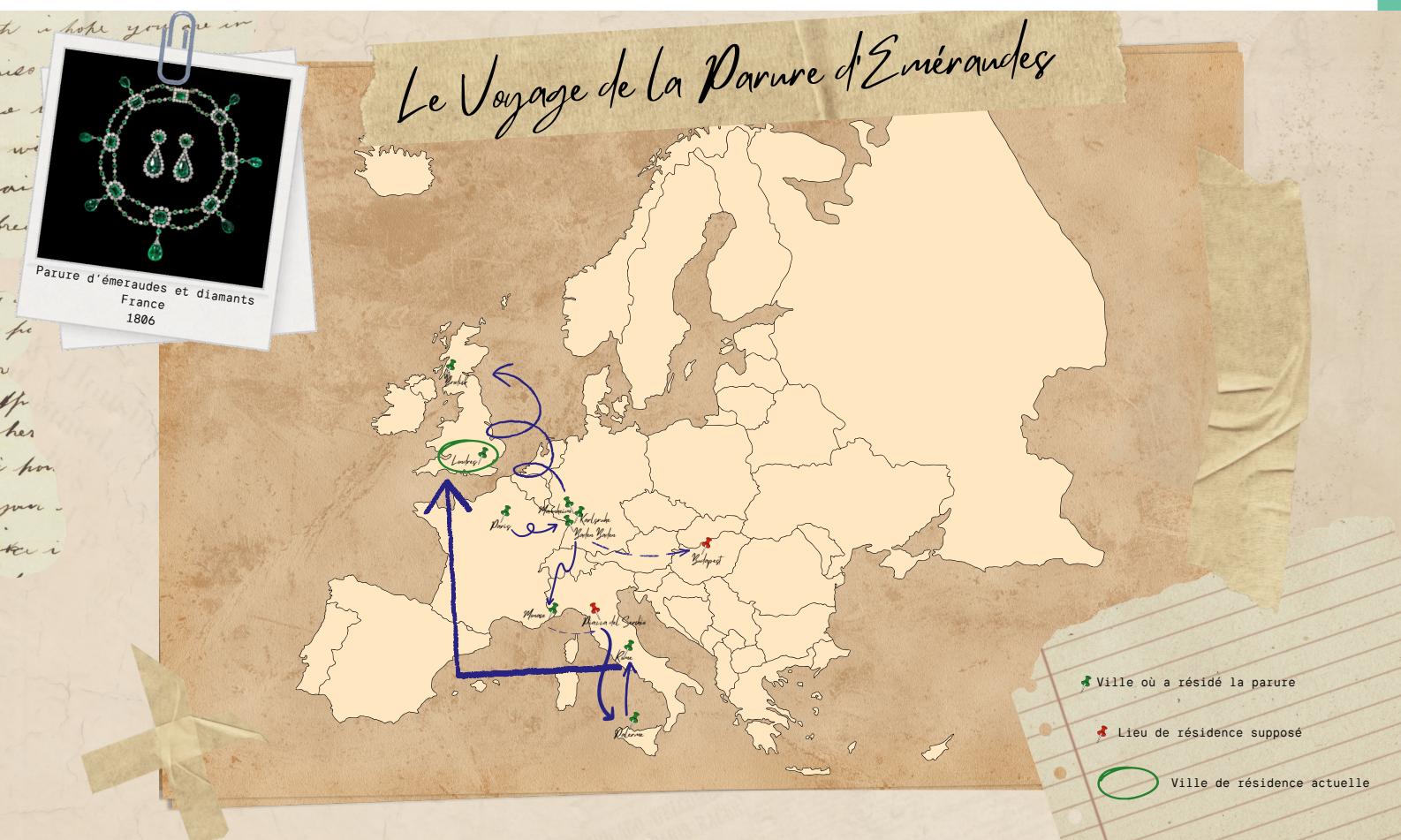
¹ Taille courante pour les gemmes entre le XVI^e et la fin du XVIII^e siècle. Cette taille permettait de conserver le maximum du poids initial de la pierre brute.

Si on sait que la donation au musée a été effectuée par la Comtesse Margharita Tagliavia à la fin des années 1970, quelle est l'histoire de cette parure entre 1806 et 1978 ? Entre quelles mains est-elle passée ? Quels coups a-t-elle ornés au cours des XIX^e et XX^e siècles avant d'être aujourd'hui exposée dans la galerie des bijoux de Judith et William Bollinger² ?

1806, UN MARIAGE ARRANGÉ POUR LE BIEN DE L'EUROPE

Comme le relate l'auteur et historien de la période napoléonienne Joseph Turquan (1854-1928) dans son ouvrage consacré aux femmes de L'Empire (Turquan, 1900), Stéphanie Louise Adrienne de Beauharnais n'a pas eu une enfance facile. Elle est née à Versailles le 28 août 1789 et décède à Nice, alors Royaume de Sardaigne, le 29 janvier 1860. Fille biologique du comte Claude de Beauharnais (1756-1819) et d'Adrienne de Lezay-Marnésia (1768-1791), issue d'une branche cadette de la

² La Galerie des Bijoux du V&A est l'une des plus grandes collections de bijoux accessibles au grand public. Ouverte en 2008, elle conserve plus de 3000 bijoux. Elle a pu voir le jour grâce à la générosité de Judith et William Bollinger. Ce couple - dont la fortune s'est faite dans le secteur de la finance - apporte son mécénat régulier à des actions philanthropiques d'envergure. Nda



maison de Beauharnais, elle devient orpheline de mère à l'âge de deux ans. Elle est alors confiée à sa marraine, Lady Bath, une aristocrate irlandaise. Son père qui se désintéresse assez rapidement de l'enfant la place chez d'anciennes religieuses de l'abbaye de Pentemont où elle suit une éducation aussi stricte que royaliste. Pourtant, alors qu'elle vient d'avoir 12 ans, elle est rappelée à Paris par son oncle de Lezay-Marnésia et laissée à la surveillance de Mme Henriette Campan³ (1752-1822), intégrant ainsi le cercle des Bonaparte/Beauharnais (Beaucour, 1971 ; De Bernardy, 1977) peu avant que celui-ci ne devienne Napoléon Ier (1769-1821) en 1804. C'est lui qui va décider de son sort et unir le destin de la jeune Stéphanie à l'Allemagne.

Lors de la séance du Sénat du 4 mars 1806, Napoléon I^{er} déclare : « *Sénateurs, voulant donner une preuve de l'affection que nous avons pour la princesse Stéphanie, nièce de notre épouse bien-aimée, nous l'avons fiancée avec le prince Charles, prince héritaire de Bade, et nous avons jugé convenable, dans cette circonstance, d'adopter ladite princesse Stéphanie-*

³ Jeanne-Louise-Henriette Campan (1752-1822) est une éducatrice française, connue entre autres pour sa présence à la cour de France auprès de la reine Marie-Antoinette (1755-1793) et pour avoir fondé une institution privée pour jeunes filles à la chute de Robespierre (1758-1794) : l'Institution Nationale de Saint-Germain qui recevra parmi ses pensionnaires célèbres Hortense de Beauharnais (1783-1837) et Stéphanie de Beauharnais, les sœurs de Napoléon Ier, Pauline (1780-1825) et Caroline Bonaparte (1782-1839) ou encore la princesse Charlotte de Wurtemberg (1807-1873).



Figures 1a et 1b : Attribué à Nitot, Collier et boucles d'oreilles. Argent, or, diamants et émeraudes, France, vers 1806 (modification en 1820). Londres, Victoria & Albert Museum, n° Inv. M.3-1979. Le collier photographié par l'arrière montrant la modification de 1820 des deux émeraudes à proximité du fermoir. Il est possible de penser que les émeraudes fixées sur les boucles d'oreilles soient possiblement issues du collier. En tout cas, le système de montage des deux dernières émeraudes témoigne d'un ajout postérieur. Photo : V&A.

Figures 1a and 1b: Attributed to Nitot, Necklace and earrings. Silver, gold, diamonds and emeralds, France, circa 1806 (modified in 1820). London, Victoria & Albert Museum, Inv. no. M.3-1979. The necklace photographed from the back, showing the 1820 modification of the two emeralds set near the clasp. It is possible that the emeralds set on the earrings may have come from the necklace. In any case, the mounting system of the last two emeralds indicates a later addition. Photo: V&A.



Figure 2 : Georges Rouget (1783-1869), *Mariage religieux de l'empereur Napoléon I^r et de l'archiduchesse Marie-Louise le 2 avril 1810* (détail). Huile sur toile, 1810. Versailles, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Photo : Château de Versailles.

Figure 2: Georges Rouget (1783-1869), *Religious marriage of Emperor Napoleon I and Archduchess Marie-Louise on April 2, 1810* (detail). Oil on canvas, 1810. Versailles, National Museum of the Palaces of Versailles and Trianon. Photo: Château de Versailles.

Napoléon comme notre fille. Cette union, résultat de l'animé qui nous lie depuis plusieurs années à l'électeur de Bade, nous a aussi paru conforme à notre politique et au bien de nos peuples. Nos départements du Rhin verront avec plaisir une alliance qui sera pour eux un nouveau motif de cultiver leurs relations de commerce et de bon voisinage avec les sujets de l'électeur. Les qualités distinguées du prince Charles de Bade et l'affection particulière qu'il nous a montrée dans toutes les circonstances, nous sont un sûr garant du bonheur de notre fille. Accoutumé à vous voir partager tout ce qui nous intéresse, nous avons pensé ne devoir pas tarder davantage à vous donner connaissance d'une alliance qui nous est très-agréable. » (Archives parlementaires de 1787 à 1860, tome IX, 1867 ; Correspondance de Napoléon I^r, 1858-1870, tome XII, p.129).

UN COLLIER DU JOAILLIER NITOT ?

Le 8 mars 1806, âgée de 16 ans, vêtue d'une robe de crêpe et de satin blanc et parée d'« un bandeau de diamants [...] au milieu d'une guirlande de fleurs

d'oranger » (Turquan, 1900, p.81), Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice Joséphine (1763-1814) épouse donc dans la chapelle des Tuileries le grand-duc de Bade (Barault-Rouillon, 1852). Afin de célébrer ce mariage — « *une des fêtes les plus brillantes de l'Empire* » (Chevalier, 1899) — qui s'avérera désastreux pour la jeune princesse impériale, ses parents adoptifs lui offrent un trousseau d'un grand goût et d'une rare élégance (De Reinach Foussemagne, 1932) dont une importante parure constituée de diamants et d'émeraudes : « *L'Empereur se montrant magnifique dota sa nièce adoptive d'une somme de 1 500 000 francs. L'Empereur lui donna en outre, comme cadeau de noces, une superbe parure de diamants avec quantité d'autres bijoux exquis.* » (Avrillion, 2003, p.175) Si Stéphanie est présente sur plusieurs tableaux officiels — *Mariage religieux de Napoléon I^r avec Marie-Louise dans le salon carré du Louvre, le 2 avril 1810* par Georges Rouget (1783-1869) (Figure 2) ou encore *Festin du mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise, 2 avril 1810* d'Alexandre Benoît Jean Dufay dit

Casanova (1770-1844) — à l'heure actuelle, on ne connaît qu'une représentation (Figure 3) de la grande-duchesse de Bade ornée de cet ensemble de bijoux. Conservé au Château de Versailles et exécuté par le « peintre des rois et le roi des peintres », François Gérard (1770-1837), ancien élève de Jacques-Louis David (1748-1825), le portrait original est réalisé en 1808 à la demande de Napoléon et exposé au salon de 1810. Il porte alors le numéro 351. En avril 1837, la veuve du Baron Gérard procède à une vente posthume de la succession de son époux et cède ce tableau avec 83 autres esquisses pour 11 050 francs (Collection Château de Versailles en ligne, consultée le 11 novembre 2024). Le tableau intègre plus tard la collection du roi Louis-Philippe (1773-1850) qui l'envoie à Versailles le 9 mars 1840. Il est mentionné dans les différents inventaires du château (1846 ; Soulié, 1854-1855 ; Soulié, 1859-1861 ; Constans, 1980).

Sur le tableau peint par Gérard, la jeune Stéphanie porte, certes, le collier et les boucles d'oreilles, mais aussi un diadème et une paire de bracelets ; laissant penser que la parure du V&A museum pourrait en réalité s'accompagner d'autres pièces. Cette possibilité n'est pas à exclure. Dès la première indexation, le musée anglais indique que le fabricant est la maison Nitot & Fils. Marie-Etienne Nitot (1750-1809), bijoutier horloger, installé dans la rue Saint-Honoré à Paris, fonde son atelier en 1780 (*Revue de la bijouterie, joaillerie, orfèvrerie*, 1903, p.190). Issu d'une famille d'orfèvres, il fait son apprentissage chez Ange-Joseph Aubert (1736-1785) alors fournisseur de la reine Marie-Antoinette. À l'instar de ses confrères Marguerite et Foncier, il devient joaillier de Napoléon I^{er} — réalisant les principales parures du sacre — puis de l'impératrice Joséphine en 1805. À sa mort en 1809, l'affaire est transmise à l'un de ses quatre fils, François-Régnault (1779-1853) qui la dirige jusqu'en 1815 (*Vever*, tome I, 1906-1908, p.36). La maison est par la suite laissée à la direction de Jean-Baptiste Fossin (1786-1848) et au gré de



Figure 3 : François Baron Gérard (1770-1837), *Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais*, grande-duchesse de Bade (1789-1860). Huile sur toile, 1808, Versailles, Musée national des châteaux de Versailles et de Trianon. Photo : Château de Versailles.

Figure 3: François Baron Gérard (1770-1837), *Stéphanie-Louise-Adrienne de Beauharnais*, Grand Duchess of Baden (1789-1860). Oil on canvas, 1808, Versailles, National Museum of the Palaces of Versailles and Trianon. Photo: Château de Versailles.

diverses successions devient, à la fin du XIX^e siècle, la maison Chaumet (Chaumet en Majesté, 2019).

Bien que cette parure d'émeraudes soit reproduite comme provenant de la maison Nitot dans le livre du conservateur et historien de l'art Henri Loyrette à propos de Chaumet (Loyrette, 2017, p. 194), ceci n'est aucunement prouvé (V&A, 2023). La consultation du Fonds de l'Empereur aux Archives nationales ne nous a pas permis d'identifier la commande de cet ensemble, car les cartons O/2/31 et O/2/32 ne contiennent aucun achat précieux avant 1806. Il reste toutefois intéressant de constater que de nombreux autres exemples exécutés par Nitot et Fils sont stylistiquement proches de cet ensemble. On peut notamment citer une parure de composition naturaliste en diamants et émeraudes arborée par l'impératrice Joséphine dans un portrait



Figure 4 : Jean-Baptiste Regnault (1754-1829), *Portrait de l'impératrice Joséphine*. Huile sur toile, vers 1809, Paris Fondation Dosne-Thiers, Institut de France.

Figure 4: Jean-Baptiste Regnault (1754-1829), *Portrait of Empress Josephine*. Oil on canvas, circa 1809, Paris Dosne-Thiers Foundation, Institut de France.



Figure 5 : François-Regnault Nitot (1779-1853), Collier en émeraudes de la parure de l'impératrice Marie-Louise. Or, diamants, émeraudes, France, 1810, Paris, Musée du Louvre, n° Inv. OA 12155. Photo : Wikimedia Commons.

Figure 5: François-Regnault Nitot (1779-1853), *Emerald necklace from the parure of Empress Marie-Louise*. Gold, diamonds, emeralds, France, 1810, Paris, Musée du Louvre, Inv. No. OA 12155. Photo: Wikimedia Commons.

vers 1809 de Jean-Baptiste Regnault (1754-1829) (Figure 4). Plus tard, en mars 1810, à la demande de Napoléon I^r pour son mariage avec la nouvelle impératrice, Marie-Louise (1791-1847), Nitot fils réalise une parure comprenant 138 émeraudes (Scarisbrick, 2004 ; Motsch, 2018) (Figure 5). Le collier et les boucles d'oreilles de cet ensemble historique sont aujourd'hui conservés, et ce depuis 2004, au Musée du Louvre.

UNE VIE EN ALLEMAGNE

Après son mariage, la jeune Stéphanie rejoint son nouveau mari à Karlsruhe située à quelques kilomètres de Strasbourg. Catholique dans une cour protestante, elle y subit moqueries et hostilités de la part de ses belles-sœurs et de sa belle-mère, la princesse Amélie (1754-1832) (Stahl, 2021). Quant à son conjoint, Charles II, désormais grand-duc de

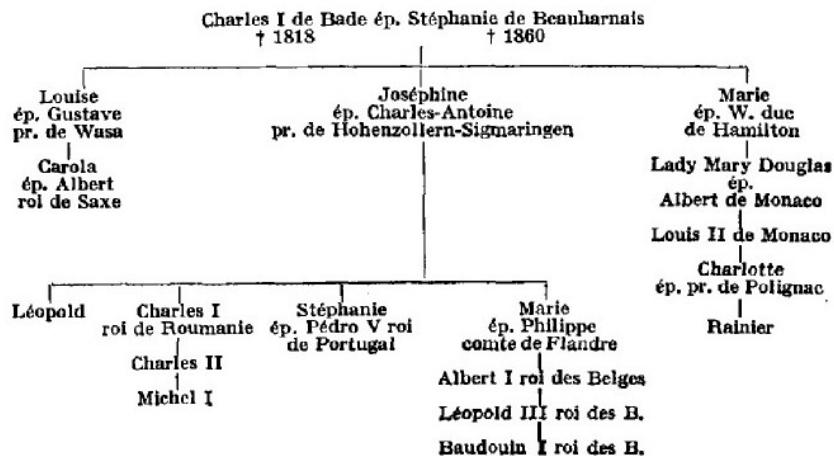


Figure 6 : Robert Rouquette, Arbre généalogique de Stéphanie de Beauharnais issu de l'article "Stéphanie Napoléon", *Études, revue fondée en 1856 par des Pères de la Compagnie de Jésus*, 1^{er} avril 1960, p.52, Paris, BnF

Figure 6: Robert Rouquette, Family tree of Stéphanie de Beauharnais from the article "Stéphanie Napoléon", *Études, review founded in 1856 by Fathers of the Society of Jesus*, April 1, 1960, p.52, Paris, BnF



Figure 7 : Jean Ender (1801-1900), Portrait de la princesse Louise Amélie de Bade en robe de soie blanche. Gravure, Bruxelles, Collections Royales de Belgique, n° Inv. 20 023 186. Photo : KIK-IRPA.

Figure 7: Jean Ender (1801-1900), Portrait of Princess Louise Amélie of Baden in a white silk dress. Engraving, Brussels, Royal Collections of Belgium, Inv. No. 20 023 186. Photo: KIK-IRPA.



Figure 8 : Joséphine, princesse Hohenzollern-Sigmaringen, vers 1858. Photograph. Photo : Wikimedia Commons.

Figure 8: Josephine, Princess of Hohenzollern-Sigmaringen, circa 1858. Photograph. Photo: Wikimedia Commons.

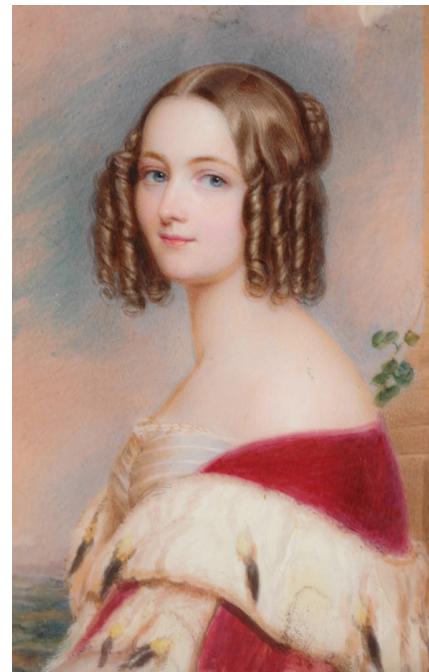


Figure 9 : Emanuel Thomas Peter (1799-1873), Portrait de la princesse Marie Amélie de Bade. Aquarelle sur ivoire, vers 1842. Photo: Wikimedia Commons.

Figure 9: Emanuel Thomas Peter (1799-1873), Portrait of Princess Marie Amélie of Baden. Watercolor on ivory, circa 1842. Photo: Wikimedia Commons.

parure en diamants blancs consistant en deux rangs de diamants l'un de quarante et une pierres, le second de quarante neuf pierres, de vingt-sept épis, de deux bracelets, de vingt trois morceaux détachés qui autrefois formaient un bandeau, d'une couronne et d'une paire de bouches d'oreilles.

Puis une parure en émeraude et diamants consistant en un diadème, un collier, une paire de bouches d'oreilles et cinq broches. —

Figure 10 : Extrait du Testament de Stéphanie de Bade rédigé à Mannheim le 6 mai 1855, Archives nationales de Sigmaringen, FAS DS 65 T 1_73.

Figure 10: Excerpt from the Will of Stephanie of Baden written in Mannheim on 6 May 1855, National Archives of Sigmaringen, FAS DS 65 T 1_73.

Bade, il ne l'affectionne guère. Si le jeune couple vit rapidement séparé, Stéphanie donne naissance, quelques mois après leur union maritale à un premier enfant, suivi de quatre autres, mais ses deux fils mourront en bas âge (Rouquette, 1960, p.43). L'histoire de la parure d'émeraudes nous conduit donc en Allemagne où il est nécessaire de se concentrer sur la descendance du couple de Bade qui se compose comme telle (Figures 6, 7, 8, 9) :

- **Louise** (1811-1854), princesse de Bade, qui épouse, en 1830, le prince Gustave de Vasa (1799-1877), prétendant au trône de Suède (1837-1877).
- **Joséphine** (1813-1900), princesse de Bade, qui épouse, en 1834, le prince Charles-Antoine de Hohenzollern-Sigmaringen (1811-1885), ministre-président de Prusse (1858-1862).
- **Marie-Amélie** (1817-1888), qui épouse, en 1843, William Douglas-Hamilton (1811-1863), duc de Hamilton.

Lors de la chute de Napoléon I^e en 1814, les proches de Charles II essayent de faire répudier Stéphanie. Mais son mari, amoureux tardif, refuse de divorcer. Quand elle devient veuve en 1818, à l'âge de 29 ans, elle se retire dans le palais de Mannheim avec ses enfants, mais fait quelques apparitions en Suisse où elle retrouve sa cousine, la reine Hortense (1783-1837) ainsi qu'en France lors du bal du 10 mars 1850 au profit des pauvres du 2^e arrondissement de Paris (Journal des couturières et modistes, mars 1850). Si aucune des sorties de la grande-duchesse ne documente la présence des émeraudes, nous avons la certitude qu'elles demeurent entre ses mains jusqu'à son décès grâce aux différents testaments qu'elle a rédigés et qui détaillent les bijoux qu'elle possédait. Dans le testament qu'elle rédige à Mannheim le 6 mai 1855⁴, elle déclare «je donne à ma fille Marie Duchesse de Hamilton (...) une parure en émeraudes et diamants consistant en un diadème, un collier, une paire de bouches d'oreilles et cinq broches.» (Figure 10). Si ce

⁴ Archives de Sigmaringen ; FAS DS 65 T 1_73



Figure 11 : Parure de saphirs et diamants de Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de bade vendue chez Christie's lors de la vente aux enchères Magnificent Jewels du 12 mai 2021 à Genève. Photo : Christie's.

Figure 11: Sapphire and diamond parure of Stéphanie de Beauharnais, Grand Duchess of Baden, sold at Christie's during the Magnificent Jewels auction on May 12, 2021 in Geneva. Photo: Christie's.

Dans ce document de sept pages sont listés les différents partages entre les biens de la grande-duchesse de manière à respecter les différentes dispositions successorales enregistrées depuis 1855. En sus d'une parure de rubis, un ensemble en saphirs et diamants composé « d'un bandeau, d'un collier, d'une paire de boucles d'oreilles, et de sept épingle et d'une ceinture maintenant détachée en différents morceaux⁶ », donné par la reine Hortense à Stéphanie, revient à sa deuxième fille, Joséphine. À la mort de la princesse Hohenzollern-Sigmaringen en 1900, son fils, Léopold (1835-1905) en hérite. Modifiée et portée par son épouse, la princesse Antonia du Portugal (1845-1913), la parure a été vendue par Christie's à Genève lors de la vente *Magnificent Jewels* du 12 mai 2021 (Figure 11). On peut également lire en page 5 de l'acte de 1860 que Marie, duchesse de Hamilton, hérite donc « *d'un bijou en émeraudes et diamants qui s'accompagne d'un diadème, de boucles d'oreilles et de cinq broches* », respectant ainsi les volontés du testament de 1855. Il est aussi confirmé que certaines des pièces de

testament subit des modifications substantielles à partir de 1856, la parure en émeraude n'est pas concernée. Le 29 janvier 1860, elle s'éteint à Nice à l'âge de 70 ans.

Quelques mois plus tard, la répartition de son patrimoine est authentifiée par un acte rédigé en allemand et signé à Mannheim le 29 juin 1860⁵.

⁵ Archives de Sigmaringen ; FAS HS 1-80 T 1-6_U 576

⁶ Archives de Sigmaringen ; FAS DS 65 T 1_ 73 p.2



Figure 12 : Le duc William Alexander Archibald et la duchesse Marie-Amélie de Hamilton. Portrait photographie, Nice, 1856, Archives nationales Hongroises, P_240-1.r-23.-3.

Figure 12: Duke William Alexander Archibald and Duchess Marie-Amélie of Hamilton. Portrait photograph, Nice, 1856, Hungarian National Archives, P_240-1.r-23.-3.

11 octobre 1817 à Karlsruhe et décède le 17 octobre 1888 à Baden-Baden. Peu après sa naissance, sa mère se retire à Mannheim où elle se consacre à l'éducation et à l'union de ses filles. Alors que ses deux autres filles sont déjà mariées, le temps passe et aucune noce ne se profile pour Marie Amélie qui à 25 ans n'a toujours pas de prétendants. Stéphanie souhaite alors se rapprocher de la France où elle est longtemps restée indésirable.

Alors que différents projets d'alliances s'annulent les uns après les autres, Stéphanie consent — avec l'autorisation du grand-duc Léopold I^{er} de Bade — à unir Marie-Amélie à un aristocrate écossais, certes richissime, mais n'ayant pas le même rang que la princesse. Le mariage est célébré le 23 février 1843. William Hamilton, Marquis de Douglas, et 11^e duc de Hamilton (1811-1863), ne peut être traité en égal de son épouse, altesse. Afin de permettre à ce mariage d'exister, elle s'invente une vie de province néanmoins mondaine sur l'île d'Arran au château de Brodick. Si elle s'implique dans la restauration et l'agrandissement de la propriété familiale des Hamilton, c'est à Paris et Baden-Baden que le couple (Figure 12) réside. La presse de l'époque n'est pas avare des mondanités de la duchesse. On note d'ailleurs que cette vie de *socialite* se renforce après 1850 et la naissance de sa dernière fille (Beattie, 2021).

De cette union naîtront trois enfants :

- **William** (1845-1895)
- **Charles** (1847-1886), comte de Selkirk, officier dans l'armée britannique
- **Mary Victoria** (1850-1922)

joaillerie de la grande-duchesse doivent être érigées en fidéicommiss⁷ pour les deux fils de Marie-Amélie, mais la lecture des documents officiels laisse à penser que la parure d'émeraudes n'est encore une fois pas concernée par cette disposition particulière.

MARIE-AMÉLIE DE BADE, DUCHESSE DE HAMILTON

Cinquième et dernier enfant du couple grand-ducal, Marie Amélie Elisabeth Caroline de Bade naît le

⁷ Fidéicommiss : Le mot « Fideicomis » provient directement du latin. Il désigne une disposition testamentaire par laquelle le stipulant transmet un bien, ou tout ou partie de son patrimoine à un bénéficiaire apparent, en le chargeant de retransmettre ce ou ces biens à une tierce personne spécifiquement désignée dans l'acte. Source : cnrtl.fr. Consulté le 6 novembre 2024.

Si les rapports du couple restent affectueux, celui-ci est très souvent séparé. Malheureusement, le 15 juillet 1863, le 11^e duc de Hamilton décède prématurément et la princesse Marie passe désormais la majorité de son temps à Baden-Baden. Elle s'occupe de l'éducation de ses enfants, cultive son réseau et entretient ses relations. Les périodiques de l'époque rapportent sa vie sociale et sa proximité avec le duo impérial français (Bardenet, 1861). Parmi les quelques éléments relevés, on peut citer la rencontre avec l'impératrice Eugénie (1826-1920) à Hamilton Palace en décembre 1860, de nombreux allers-retours entre Paris et Baden-Baden, une invitation à un dîner du Prince de Galles en 1867 et la visite de l'exposition universelle de Londres la même année. La Villa ou Palais Stéphanie, hôtel de luxe de la famille Brenner, se transforme en lieu de villégiature de toute l'aristocratie européenne dans la petite station thermale du Bade-Wurtemberg et accueille la duchesse de Hamilton (L'Illustration de Bade, 1861).

En 1860, le comté de Nice étant devenu français, la France voisine désormais avec la Principauté de Monaco. L'impératrice Eugénie (1826-1920) pense tisser des liens étroits entre les Bonaparte et les Grimaldi en alliant sa cousine écossaise Mary Victoria Hamilton (1850-1922) (Figure 13) au prince méditerranéen Albert I^{er} de Monaco (1848-1922) ; cette union calamiteuse ne durera toutefois que quelques semaines et se soldera par un divorce. Le 21 septembre 1869, Mary Victoria Hamilton épouse le prince Albert Ier de Monaco. Quelques mois seulement après le mariage et une lune de miel catastrophique, la princesse, qui se découvre peu de temps après enceinte,



Figure 13 : Franz Xaver Winterhalter (1805-1873), Portrait de Lady Mary Victoria Douglas-Hamilton (1850-1922). Huile, vers 1865. Photo : Wikimedia Commons.

Figure 13: Franz Xaver Winterhalter (1805-1873), *Portrait of Lady Mary Victoria Douglas-Hamilton (1850-1922)*. Oil, circa 1865. Photo: Wikimedia Commons.

rentre chez sa mère à Mannheim. Le divorce du couple est officiellement prononcé en 1880. La même année, le 2 juin 1880, elle épouse en fin de compte le comte hongrois Tasziló II Festetics de Tolna (1850-1933).

Quatre enfants naissent de cette union :

- comtesse Mária Matild Georgina Festetics (1881-1953)
- comte György Tasziló József Festetics (1882-1941), prince Festetics de Tolna (1933) à la mort de son père
- comtesse Alexandra Olga Eugénia Festetics (1884-1963)
- comtesse Karola Friderika Mária Festetics (1888-1951).

Les archives d'État du Bade-Wurtemberg conservent plusieurs documents officiels rédigés par la princesse, dont ses différents testaments, et un codicille spécialement dédié au destin de ses bijoux après sa mort. Celui-ci est daté du 26 avril 1882. Elle y écrit « *je nomme ma fille Mary, Comtesse Tassilo Festetics, ma légataire universelle de tous mes bijoux. Parures en diamants, émeraudes, turquoises, perles, de mes bracelets, bagues, médaillons* ». On découvre que la collection de bijoux de la princesse est particulièrement garnie, mais pas uniquement de pièces imposantes. Dans ce texte, on apprend l'existence de petites broches et autres médailles qu'elle disperse auprès de ses proches. Néanmoins, les pièces les plus riches demeurent entre les mains de sa fille désormais installée en Hongrie.

Les écrits de la princesse qui se succèdent dans les années précédant sa mort confirment ses premières volontés, témoignant de l'attachement que la princesse porte à sa fille. À plusieurs reprises, elle indique que ce qui est donné à Mary-Victoria ne doit pas être vendu et que dans le cas où elle ne serait plus de ce monde à son décès, il faudrait que son testament glisse sur ses petits-enfants nés du mariage de Mary-Victoria avec le comte Festetics.

La princesse Marie-Amélie de Bade décède le 17 octobre 1888 et ses dernières volontés sont publiées dans la presse de l'époque dès l'été 1889. Les journaux *Edimbourg Evening News* (1889) et *Dundee Advertiser* (1889) se font l'écho des souhaits de la princesse qui désigne donc sa fille — Mary Victoria, Comtesse Festetics de Tolna — comme légataire universelle de ses propriétés immobilières, des châteaux de Baden, de Suisse et d'Angleterre. Elle hérite également de 250 000 marks et de 250 000 francs. Il est parallèlement à noter que par « *codicille*⁸, la testatrice acte le don de nombreux « *diamants, perles, émeraudes et turquoises* » à sa fille corroborant les mots de la princesse dans son codicille dédié aux bijoux rédigé et signé de sa main en 1883. C'est donc une vie hongroise qui semble attendre la parure d'émeraude, mais il est tout à fait possible que celle-ci ne quitte pas vraiment l'Allemagne, protégée dans un coffre.

À notre connaissance, il n'existe pas de description de la parure portée par la Comtesse Festetics. Les rares portraits et photos ne font pas état de ses bijoux. Difficile dans ces conditions de détailler le devenir du collier et des boucles d'oreilles.

En effet, dans son testament, Marie-Amélie avait demandé à sa fille de conserver ses biens et de ne pas les vendre. Pourtant en 1903, on apprend que le palais Stéphanie a été vendu par le couple Festetics à la ville de Bade pour en faire une promenade publique (*Figaro*, 28 août 1903). Néanmoins, si une hypothèse possible évoque une vente de la parure après 1922 à la suite du décès de Mary-Victoria à l'âge de 71 ans, rien n'est moins sûr.

⁸ Codicille : Acte soumis aux mêmes formes que le testament qu'il complète ou modifie. Source : cnrtl.fr. Consulté le 6 novembre 2024.

1937, LE COLLIER ET LES BOUCLES D'OREILLES PORTÉS PAR MME ROBERT HUDSON

Mais qui est donc cette femme qui porte si bien la parure impériale sur ce portrait de 1937 par Gyula Asztalos (1900-1972), peintre d'origine hongroise bien connu du Rocher dans les années 1930 et 1940 (Figure 14) ? Il s'agit de Béatrice Sabina Bartolomei (Bartholomei) (1868-1950). Fille de Laurenzo Bartolomei et de Béatrice Bartolomei, elle se marie, selon les registres de l'état civil anglais, avec Robert William Hudson (1856-1938) en 1932. Lui est veuf d'un premier lit depuis peu car il a perdu sa première épouse Gerda Frances Bushel Johnson (1857 - ?). L'union est célébrée à St Georges, Hanover Square, au cœur du quartier de Westminster. Sur ce tableau, restent de la parure d'origine le collier et les boucles d'oreilles. Cependant, la présence de très nombreuses émeraudes sur les autres bijoux que porte Mme Hudson sur la toile interroge sur le devenir du diadème et des broches. Est-ce que les bijoux ont été démontés ? Les pierres réemployées ? Ou bien est-ce que le couple Hudson n'a jamais eu en sa possession le reste de la parure ? Sur ce point, l'Histoire ne semble pas avoir gardé de traces.

Mais revenons au mari de Béatrice. Qui est-il ? M. Robert William Hudson est le fils aîné du pharmacien et chimiste Robert Spear Hudson (1812-1884) qui a fondé en 1837 une petite entreprise dédiée à la transformation de savon en flocons pour la grande distribution. Au fil du temps, son entreprise s'est développée pour devenir de plus en plus importante. Tout en augmentant sa fortune, Robert S. Hudson déménage son affaire à Liverpool. Plus de 100 personnes travaillent pour lui. Après la mort de son père en 1884, Robert W. Hudson dirige l'entreprise et la vend à Lever Brothers en 1907-1908 pour plus de 1 million de livres sterling.

La date de l'installation de Robert Hudson à Monaco ainsi que la trajectoire de Béatrice Bartholomei sont mal connues. Néanmoins, on sait que Hudson devient propriétaire en 1925 de la villa



Figure 14 : Gyula Asztalos (1900-1972), Portrait de Madame Hudson. Huile sur toile, 1937, collection privée.

Figure 14: Gyula Asztalos (1900-1972), *Portrait of Mrs. Hudson*. Oil on canvas, 1937, private collection.

qui deviendra après son deuxième mariage, la villa Paloma. Le couple est bien connu pour ses actions philanthropiques et de nombreux articles de presse parlent régulièrement de la famille Hudson entre les années 1932 et 1937. À cette date-là, il est récipiendaire de l'Ordre de Saint-Charles par ordonnance souveraine du 26 février. Cette distinction assimilable à la Légion d'honneur pour la Principauté de Monaco témoigne de son implication dans la vie du Rocher (Journal des étrangers, 1937). Son décès est constaté à Aix-les-Bains (château de la Roche du Roi) en 1938 où le couple est propriétaire

de la Villa du Clos du Roy, intégrée au domaine (base Mérimée). Selon les Archives nationales anglaises, et au regard du droit anglais, son fils (issu de son premier mariage), Robert Spear Hudson, a hérité de tout le domaine basé en Angleterre. Il laisse à sa femme (Figure 15) ce que lui permet la loi monégasque, à savoir un quart de sa fortune ainsi qu'il le déclare dans son testament publié dans la presse de l'époque en 1938. La fortune de l'ancien magnat du savon fait les gros titres de la presse anglaise, en témoigne par exemple l'article du *Daily Express* du 6 août 1938 qui évoque les « 234 146 £ » et l'étonnement de son épouse devant un tel patrimoine, le journal lui attribuant cette citation : « *je n'ai jamais su le montant de la fortune de mon mari* ».

La parure apparaît ponctuellement dans la presse de l'époque. Elle y est décrite le 17 mars 1940 dans *Le*

Cri de Paris où est relaté que « *la charmante Américaine possède une admirable collection (...) et des bijoux célèbres notamment la parure d'émeraudes que portrait l'Impératrice Joséphine au sacre.* »

De toute évidence, un certain mystère et de nombreuses légendes urbaines circulent autour de ces bijoux comme de sa propriétaire.

Si nous n'avons pu trouver d'informations sur l'acquisition de la parure d'émeraudes par le couple Hudson, nous avons néanmoins la conviction que Mme Hudson la conserve jusqu'à son décès. Le 5 février 1947, *The Tatler* évoque les fabuleuses soirées de Monte-Carlo et écrit « *La personne qui portait les plus beaux bijoux était sans conteste Mme Hudson, la veuve française de M. Robert Hudson, qui arborait une magnifique parure en émeraudes.* » À son décès, le 8 novembre 1950 à la villa Paloma à Monaco, elle lègue la totalité de sa fortune à ses deux frères, avec lesquels elle n'avait plus de relation. Le journal *Paris-presse, L'Intransigeant* du 1^{er} décembre 1950 mentionne cet héritage inattendu « *de près de un milliard de francs* » pour les deux hommes retraités et vivants dans le petit village de l'Ombrie, Piazza al Serchio : Dominico Florindo Bartolomei et Pietro Armando Bartolomei. Et au milieu du poème à la Prévert de ce dont ils héritent : « *une collection de bijoux dans laquelle figureraient un collier en diamants que Napoléon avait donné à Joséphine* ». Las, ils ne profiteront pas vraiment de cette succession, ils décéderont à quelques mois d'intervalle en 1955.



Figure 15 : Photo de Mme Hudson veuve, vers 1940. Elle est photographiée à Monaco dans la Villa Paloma et elle porte les boucles d'oreilles de la parure impériale ainsi qu'un bracelet que l'on peut apercevoir représenté sur le tableau de 1937. Photo issue de MyHeritage.com.

Figure 15: Photograph of Mrs. Hudson as a widow, circa 1940. She is photographed in Monaco at the Villa Paloma and is wearing the Imperial earrings and a bracelet seen in the 1937 painting. Photo from MyHeritage.com.

LES ANNÉES 50 - ET VOILÀ QUE LE COMTE TAGLIAVIA ENTRE EN SCÈNE !

Quelque part dans les années 50, peut-être au début des années 60, le comte Salvatore Tagliavia devient propriétaire du collier et des boucles d'oreilles précédemment en possession de Mme Hudson. Cette information nous vient de la notice du Victoria & Albert Museum qui explicite la donation de la parure au musée entre 1978 et 1982 par la Comtesse Margherita Tagliavia. Quasiment oublié de nos jours, le comte Tagliavia a pourtant été un membre éminent de la politique italienne et de cette jet set internationale qui se plaisait à s'afficher sur la Riviera et dans les stations réputées à l'image d'Aix-les-Bains... Comme les Hudson.

L'histoire de Salvatore Tagliavia commence en 1869 quand il naît à Palerme. L'homme qui est issu d'une simple famille de pêcheurs va faire fortune en devenant entre autres armateur quand il fonde avec ses deux frères une compagnie maritime et une compagnie d'assurance. Rapidement intéressé par la

politique, il devient maire de Palerme le 26 octobre 1914 et conserve son siège durant six ans à cause de la Première Guerre mondiale. Il démissionne le 26 mars 1920. Son action politique en tant que maire lui vaut d'être anobli par le roi Victor Emmanuel II qui lui donne le titre de Comte en 1918 (Italia Insulare, 1918). Sa vie politique le mène vers le fascisme dont il se rapproche, figurant sur la liste du parti pour les élections de 1925 à Palerme (Bulletin périodique de la presse italienne, 1925). L'absence de sources semble démontrer un arrêt de sa vie politique au tournant des années 30 pour le voir plutôt « embrasser » pleinement une vie plus mondaine après son troisième mariage bien qu'il soit Président du Rotary Club de Palerme entre 1933 et 1935. Il décède en 1965 à l'âge de 96 ans. Le traitement de sa succession déclenchera l'une des histoires les plus rocambolesques d'Italie. Impliquant la Mafia et de multiples sociétés-écrans, il faudra attendre 2011 pour voir un règlement de cette affaire.

Du côté de sa vie personnelle, Salvatore a été au moins marié à trois reprises. Sa première femme s'appelle Maria Paternostro et elle décède en 1900 ; sa deuxième épouse décède en 1921 : Caterina Cammarata, veuve du Duc de Reitano, était la tante de Maria (Tagliavia, 2025). Quant à sa troisième femme, son destin reste relativement mystérieux et lacunaire. Le journal *the Chicago tribune and the daily news* du 26 août 1931 est le seul journal connu à ce jour qui nous donne quelques éléments de biographie : la comtesse a eu un premier mari nommé Mr Palmer, décédé. Ce nom de famille revient dans les souvenirs de Roberto Tagliavia, descendant de la famille du Comte et auteur d'un ouvrage (Tagliavia, 2022) sur sa famille : « *Margherite fut d'après ma mère la veuve d'un diplomate allemand en Turquie, Mr. Palmer. Elle avait également un fils nommé Robert*⁹ (Figure 16) » nous



Figure 16 : Robert, le fils de Margherite "Margherita" Tagliavia. Photographié vers 1954. Photo : Roberto Tagliavia, archives privées.

Figure 16: Robert, the son of Margherite "Margherita" Tagliavia. Photographed around 1954. Photo: Roberto Tagliavia, private archives.

⁹ Il se murmure que Robert aurait travaillé au V&A et que c'est en son honneur que « Margherita » aurait donné la parure au musée pour honorer son souvenir mais nous n'avons pas réussi à vérifier cet élément de l'histoire... Nda.

Figure 17 : La comtesse Margherita Tagliavia photographié en 1931. Source : Comœdia, 1931, BNF.

Figure 17: Countess Margherita Tagliavia photographed in 1931. Source: Comœdia, 1931, BNF.

explique-t-il¹⁰. ... La date du mariage n'est pas connue, mais on connaît de la comtesse une photo prise en 1931, car à cette date elle est la gagnante de Coupe de Mme Franck Jay Gould (Figure 17). La dame est très élégante et parée de très jolis bijoux : une bague, une belle broche avec une importante pierre de centre et de multiples colliers de perles que l'on suppose fines (Comœdia, 1931). Le comte et sa troisième épouse fréquentent Aix-les-Bains de manière régulière. La présence du comte est connue dans la presse dès 1925 et on apprend qu'il fréquente le Splendide Royal (La Vie Bordelaise, 1925), le palace de la ville aujourd'hui fermé. Hasard ou coïncidence, on retrouve la trace du couple Tagliavia à Baden-Baden en Allemagne en août 1928 lors de la « Grande Semaine » qui voit se tenir à cette période un grand prix d'équitation couru par toute la bonne société (The Chicago Tribune and the Daily news, 1928). Quand on connaît les liens intimes de notre parure avec l'Allemagne, dont Baden-Baden, la coïncidence est croustillante. Le couple qui deviendra propriétaire du collier et des boucles d'oreilles connaît peut-être l'ensemble dès la fin des années 20. Après les années 30, le couple disparaît de la presse mondaine mais quelques photos existent de leur vie en Italie. Le couple est par exemple photographié en 1954 lors de la mise en eaux du Conca d'Oro, le navire amiral de la flotte du Comte (Figure 18). Au décès de son mari, lequel est largement endetté, elle hérite de ses propriétés (Tagliavia, 2022) dont la maison de Ciaculli où l'on cultive, entre autres, des mandarines et qui sera au cœur d'un conflit juridico-politique. Elle cède en 1969 ses parts aux cousins de son défunt mari en échange d'une rente annuelle confortable (Tagliavia, 2022). Après le décès de son mari et les premiers



problèmes qui se posent sur la succession de celui-ci, elle s'éloigne de la Sicile, emportant avec elle les bijoux et s'installe à Rome (Tagliavia, 2025)...

CONCLUSION

Grâce à de nombreuses recherches généalogiques et la consultation de divers fonds archivistiques, nous avons pu établir l'histoire, ou devrait-on plutôt dire les histoires qu'a vécu la parure d'émeraudes de Stéphanie de Bade à travers le temps. Si certains aspects liés à son acquisition au fil des décennies, surtout dans la première moitié du XX^e siècle, restent encore dans l'ombre, cette célèbre parure a su accompagner les destins de plusieurs protagonistes emblématiques qu'il nous a plu de mettre en lumière même si certains aspects de leurs vies demeurent inconnus. Subsist le diadème et les broches dont, encore aujourd'hui, nous ne savons rien du destin.

¹⁰ Communication privée de M. Roberto Tagliavia, par mail, le 5 juin 2024. Nda.



Figure 18 : Salvatore Tagliavia et son épouse Margherite "Margherita". Sur la photo, à l'arrière-plan, figure Bernardo Mattarella, homme politique italien et père de l'actuel Président de la République italienne : Sergio Mattarella. Photographiés en 1954 lors de la mise en eaux du Conca d'Oro à Palerme. Photo : Roberto Tagliavia, archives privées.

Figure 18: Salvatore Tagliavia and his wife Margherite "Margherita". In the background of the photo is Bernardo Mattarella, Italian politician and father of the current President of the Italian Republic: Sergio Mattarella. Photographed in 1954 during the launching of the Conca d'Oro in Palermo. Photo: Roberto Tagliavia, private archives.

Quelles que soient les multiples péripéties que cet ensemble de bijoux a connues, c'est aujourd'hui au Victoria & Albert Museum qu'il a décidé de terminer sa vie.

REMERCIEMENTS

Cet article a été un marathon à travers l'Europe. Durant quelques mois, nous avons traqué cette parure partout où cela était possible. Cette recherche n'aurait pas été possible sans l'aide de très nombreuses personnes. Il nous faut remercier le Dr. Rainer Brüning, Chef de département aux Archives d'État du Bade-Wurtemberg et le Professeur Dr. Wolfgang Zimmermann, Directeur des Archives de Karlsruhe pour nous avoir permis d'accéder aux

archives de la famille Grand-Ducale du Bade-Wurtemberg. Cet article est aussi une enquête généalogique et pour cela, nous avons pu compter sur l'aide de fins limiers qui ont pu dénouer des énigmes en Italie ou en Angleterre : que soient sincèrement remerciés Frédéric Plancard, Jennifer Petrino, Paola Scibilia et plus particulièrement Roberto Tagliavia pour sa confiance à nous raconter l'histoire de sa famille comme pour de nombreux documents privés partagés. Nos remerciements ne seraient pas complets sans l'aide de Violaine Bigot, Directrice du Patrimoine de la Maison Chaumet et de Thibault Billoir, Conservateur des archives de la Maison Chaumet. Enfin, cette enquête a vu le jour grâce à Alexandre Rieunier, qu'il soit ici remercié de la confiance qu'il nous a accordée.

BIBLIOGRAPHIE

"**Aix-les-Bains**" (1925) La Vie Bordelaise : *Journal Mondain du Sud-Ouest*, 13 septembre 1925.

Archives parlementaires (1867) Recueil complet des débats législatifs et politiques des Chambres françaises de 1800 à 1860, faisant suite à la réimpression de l'ancien "Moniteur" et comprenant un grand nombre de documents inédits. 2^{ème} série, 1800-1860. 1867 SER2, T9, P. Dupont, Paris, 1867, p. 38.

Avrillion M.J.P. (2003) Mémoires de mademoiselle Avrillion, première femme de chambre de l'impératrice Joséphine, *Mercure de France*, Paris, p. 175.

"**Baden-Baden's Big week success as notables throng to race track**" (1928) The Chicago Tribune and the Daily News, 30 août 1928, p. 1.

Bardenet A. (1861) Un souvenir de Plombières : Cérémonie religieuse du 18 juillet 1858, célébrée en présence de l'empereur et de la princesse Marie, duchesse de Hamilton, impr. de L. Suchaux, Vesoul, 4 p.

Barrault-Roullon C.H. (1852) L'impératrice Joséphine et la famille de Beauharnais, P ; Dupont, Paris, p. 9.

Beattie S. (2021) Princess Marie of Baden (1817–88), National Trust of Scotland, publié le 31 mars 2021, consulté le 17 novembre 2024.

Beaucour F. (1971) Beauharnais, Stéphanie de (1789-1860), Princesse de Bade, *Revue du Souvenir Napoléonien*, 258(4), 44-45.

Bulletin périodique de la presse italienne (20 juillet-26 août 1925) Paris, p. 3.

Burlington Magazine (1989) Metalwork Acquisitions at the V&A 1978-88, 131(1034), item XIV, p. 389.

Bury S. (V&A, 1982) Jewellery Gallery Summary Catalogue, Case 17, Board F, n°. 2, p. 107.

Catalogue général des galeries historiques de Versailles par salles et par lettres alphabétiques au guide du voyageur à Versailles (1848) C. Gavard, Paris, 1846, p. 126.

Mansvelt J.-M., Vachaudéz C., Bern S. (2019) Chaumet en majesté. Joyaux de souveraines depuis 1780, Flammarion, Paris, p. 40-42.

Chevalier A. (1899) Femmes d'autrefois, Tours, 380 p., p. 187.

Comœdia (1931) 19 août 1931, p. 1.

de Reinach-Foussemagne H. (1932) Souvenirs de Stéphanie de Beauharnais grande-duchesse de Bade. *Revue des Deux Mondes*, 102(8), 61-104.

Constans C. (1980) Catalogue des peintures : Musée national du château de Versailles, Éditions de la Réunion des musées nationaux, Versailles, 176 p.

Correspondance de Napoléon Ier. Tome XII/publiée sous ordre de Napoléon III, H. Plon, Paris, 1858-1870, p.129.

De Bernardy F. (1977) Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon et grande-duchesse de Bade, Librairie académique Perrin, Paris, p. 27.

Dundee Advertiser (1889) Late Duchess of Hamilton's will, mardi 30 juillet 1889, p. 10.

Edimbourg Evening News (1889) Late Duchess of Hamilton's

will, Samedi 27 juillet 1889, p. 4.

"**Elegant gala is Climas of Season at Aix-les-Bains**" (26 août 1931) The Chicago Tribune & the Daily News, New York, p. 2.

"**Il nuovo conte Tagliavia**" (31 décembre 1918) 32(364).

Journal des couturières et des modistes (15 mars 1850) Maison Aubert & Cie, Paris, p. 186.

"**La vie sur la Riviera - Monte-Carlo**" (15 mars 1937) *Le Journal des étrangers*, p. 26.

Le cri de Paris (17 mars 1940) Nos amis étrangers, 44^{ème} année, 2242, 16.

L'illustration de Bade (1861) "Histoire de la semaine", 25 juillet 1861, p. 72.

Loyrette H. (2017) Chaumet - Parisian jeweler since 1780. Flammarion. 400 p.

Motsch S. (2018) Chaumet. Joyaux des couronnes, Assouline, Paris, p. 20.

Paris-Presse, L'Intransigeant (1^{er} décembre 1950) Deux italiens héritent la fortune du roi du savon, p. 5.

Rouquette R. (1960) Stéphanie Napoléon, Études : Revue fondée fondée en 1856 par des Pères de la Compagnie de Jésus, 1^{er} avril 1960, p. 41-57.

Scarisbrick D. (2004) An imperial Parure. Apollo, 160(511) 80-83.

Stahl M. (2021) Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de Napoléon, grande-duchesse de Bade (1789-1860). *Actes de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, 5^e série, XLVI, 256.

Soulier E. (1854-1855) Notice des peintures et sculptures composant le Musée impérial de Versailles. Partie 3, C. de Mourguès frères, Paris, p. 479.

Soulié E. (1859-1861) Notice des peintures et sculptures composant le Musée impérial de Versailles. 2^{ème} partie : 1^{er} et 2^{ème} étages, imprimerie de Montalant-Bougleux, Versailles, p. 748.

Tagliavia, il « sindacobuono » della Grande guerra (6 juin 2017) *La Repubblica*.

The Tatler (February 5, 1947) Jennifer writes her social journal, pp. 192-193.

Turquan J. (1900) Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade (1789-1860) : une fille adoptive de Napoléon ; la duchesse de Chevreuse, dame du palais de l'impératrice Joséphine (1780-1813), Paris.

Never H. (1^{er} septembre 1903) Le Consulat et l'Empire. *Revue de la Bijouterie, Joaillerie, Orfèvrerie*, pp. 190 -194.

Never H. (1906-1908) La bijouterie française au XIX^e siècle, Tome I, H. Fleury, Paris.

Widow puzzled by £234.000 will of "Soap King" (6 août 1938) *Daily Express*, p. 1.